

et nos larmes t'accompagnent. Que Dieu te protège et te conduise. Pour la dernière fois, adieu sur la terre natale, où malheureusement nous ne devions plus te voir. Notre bénédiction t'accompagne et d'un cœur profondément attristé. »

Le télégramme était conçu dans un autre sens, mais le destin avait dirigé la main qui l'avait rédigé, les parents en effet ne devaient plus jamais revoir leur enfant bien-aimé.

Lorsque Maximilien lut ces télégrammes, sa contenance si difficilement maintenue fut de nouveau fortement troublée. Son épouse réussit avec peine à le tranquilliser un peu. Accompagné par les sons de l'hymne impérial mexicain, composé nouvellement, et les vivats et les cris d'adieu de toute la population, le couple impérial monta dans la barcasse. L'empereur Maximilien était encore toujours dominé par son émotion. Pleine de compassion, Charlotte le regardait. Ensuite se tournant vers la comtesse Zichy-Metternich, assise à ses côtés, elle lui dit : « Regardez donc le pauvre Maximilien, comme il pleure (1) ! » Cependant le yacht impérial *Phantasie*, la frégate *Bellona* et six vapeurs du Lloyd, tous avec les oriflammes de gala, attendaient sur la rade, l'équipage en tenue de parade sur le pont. Ils devaient, pendant une heure, faire la conduite aux deux vaisseaux impériaux. Le temps était splendide, la mer s'étendait comme un miroir sous les rayons du soleil. On aurait dit que la nature voulait mettre un peu de calme dans le cœur bouleversé de l'empereur. Et de fait son vieux sang de marin réapparaissait. La tranquillité, le silence à bord et l'air pur produisirent leur effet. Le lendemain l'empereur parut sur le pont ayant reconquis le calme et la tranquillité. Le rideau se levait, la tragédie allait commencer.

(1) Tiré des *Souvenirs de la comtesse ZICHY-METTERNICH*, *Monatschrift der österreichischen Frauenswelt*, 1913, p. 14.

CHAPITRE VII

LES PREMIERS TEMPS AU MEXIQUE

Le couple impérial mexicain à Rome. — Les principales questions ecclésiastiques restent sans solution. — Lettres de menaces anonymes. — La traversée. — Protestation contre la renonciation à la succession au trône. — Préparations pendant le voyage sur mer. — Chancellerie de cabinet et cérémonial de la cour. — Arrivée à Vera-Cruz. — Réception froide. — Accueil plus chaud à l'intérieur. — L'impératrice Charlotte peint ses impressions à Eugénie. — La madone de la Guadeloupe. — L'orientation nouvelle au Mexique. — Lettres de Napoléon et du roi Léopold au nouvel empereur. — Ses réponses. — La question de Sonora. — Efforts libéraux de l'empereur. — Son goût pour les constructions. — Le paradis de Chapultepec. — Lettres de l'empereur à Vienne. — Son voyage à l'intérieur. — Lettres de Charlotte à Eugénie. — Optimisme de Bazaine. — Douay pense autrement sur Bazaine. — La campagne dans le Nord. — Opinion de Palmerston sur l'empire. — Différences entre empereur et maréchal. — Désirs d'expansion de Maximilien jusqu'à l'isthme de Panama. — Entrevue du roi Léopold et de Napoléon à Compiègne. — Lettres des deux princes à Maximilien. — Les ambassadeurs européens à Mexico. — La lutte avec l'Église. — Maximilien ne cède pas. — Entretien de Charlotte avec le nonce. — Sa droiture vis-à-vis de l'impératrice Eugénie. — Ses attaques contre le chef de cabinet de Bazaine. — Charlotte considère la situation comme critique. — Lettres de Maximilien avec des descriptions idylliques du Mexique. — Le drame Schertzenlechner. — La campagne dans le Sud. — Une commission chargée de faire changer Rome d'avis. — Publication du pacte de famille à Rome. — Indignation et protestation de Maximilien. — Différends avec la mère patrie. — Avertissements d'Eugénie et de Napoléon.

Le jeune empereur avait surmonté sa crise de faiblesse. De nouveau il sentait en lui la joie de travailler, la joie que lui procurait ce champ d'activité nouvellement conquis. C'est cette joie jointe au mécontentement que lui faisait éprouver la situation de sa patrie, aux difficultés de sa position comme chef de la marine, en même temps que l'éclat de la couronne

qui lui avaient fait poursuivre avec tant d'ardeur l'affaire du Mexique. Maximilien avait un caractère éminemment chevaleresque. La distinction naturelle de sa pensée et son idéalisme, fruit d'un cœur tendre, étaient particulièrement remarquables. A côté de ces qualités il avait en partage les autres faiblesses humaines et se représentait sous les couleurs les plus chatoyantes, mais sincèrement et sans forfanterie, la mission de faire le bonheur d'un peuple opprimé. Les exhortations de sa femme, qui voyait tout en rose, agissaient infailliblement sur lui, de sorte que Maximilien regardait l'avenir de nouveau avec courage. Lorsque, le 18 avril 1864, sous le tonnerre des canons des navires, la *Novara* entra dans le port de Civita-Vecchia, d'où le nouvel empereur voulait se rendre à Rome pour demander la bénédiction du pape pour sa grande tâche, les dernières craintes furent dissipées. Le feu sacré s'était emparé de lui, ce feu qui embrase ceux qui créent et qui seul est la source génératrice du beau et du grand. Jamais homme n'a montré plus de bonne volonté et plus de désintéressement que le jeune empereur en se rendant vers cette terre lointaine, qu'il devait gouverner.

La réception à Rome fut grandiose. La Ville éternelle, occupée encore par les troupes françaises, avait mis ses plus beaux ornements. Les soldats français avaient reçu de Napoléon l'ordre de faire au nouveau souverain un accueil brillant, digne des relations intimes qu'il entretenait avec leur chef suprême. Les troupes papales concoururent avec les troupes françaises à la pompe de la réception et aux acclamations. Les deux souverains, en effet, attendaient des choses importantes du nouveau monarque, qui, en somme, n'était arrivé au trône du Mexique que par leur faveur. L'un espérait qu'il lui aiderait à sortir du labyrinthe mexicain dans lequel il s'était fourvoyé et l'autre que, grâce à lui, l'Église pourrait recouvrer son ancienne puissance spirituelle et matérielle à laquelle les événements révolutionnaires des dernières années et surtout les lois anticléricales du président Juárez avaient porté un coup si grave.

Au fond Maximilien, à part quelques propos vagues, ne savait encore rien de précis sur les moyens que l'Église emploierait pour soutenir son pouvoir au Mexique. Encore en octobre 1863 le pape n'avait répondu que très évasivement

à la demande de la nomination d'un nonce au Mexique (1).

Napoléon III avait donné le seul conseil juste : celui de régler, encore avant l'acceptation de la couronne et avant le départ, toutes les questions ecclésiastiques. Mais lorsque les différends entre l'évêque Labastida et la régence démontrèrent toute la gravité de la question et que Napoléon commença à craindre un refus de l'archiduc, il retira ce conseil et en donna un qui lui était diamétralement opposé. Maximilien devait éviter d'entrer en conversation avec Rome et surtout ne point toucher à la question des biens de l'Église, car l'empereur des Français y voyait un danger pour ses projets. A côté des deux grandes erreurs, à savoir d'être revenu sur ses premières conditions très sages et d'avoir contracté des engagements financiers très défavorables, ceci fut la troisième faute commise par le jeune empereur vis-à-vis de son gouvernement futur. On laissa donc échapper l'occasion de s'entendre à Rome avec l'Église et on ne demanda que l'envoi d'un nonce capable et aux principes raisonnables avec lequel tout devait être réglé plus tard. Peut-être l'empereur avait-il pressenti vaguement les conséquences de ce manquement lorsque le pape, peu avant de lui donner la sainte communion, lui dit que les droits des peuples sont grands, sans doute, et qu'il faut les satisfaire, mais que ceux de l'Église sont encore plus grands et plus vénérables. Ces paroles n'étaient de nouveau qu'une allusion. L'empereur Maximilien y répondit bientôt après, en faisant comprendre au Saint-Siège que, tout en remplissant son devoir de bon chrétien, il portait en lui le sentiment d'être le souverain d'un État dont il avait également à sauvegarder les intérêts (2). Ce n'étaient encore que des allusions, quand il aurait fallu des explications claires et franches.

Mais les réceptions et les cérémonies qui suivirent la fête religieuse, les acclamations dans les rues, l'accueil superbe que Gutierrez fit à ses deux victimes dans son somptueux palais Marescotti, firent oublier les choses essentielles. Maximilien lui-même n'appréciait pas beaucoup de telles choses, mais le

(1) Le pape Pie IX à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 6 octobre 1863. Vienne, Archives de l'État.

(2) Ministre d'État J. Velasquez de León à l'ambassadeur H. Murphy à Vienne, à bord de la *Novara*, 22 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

plaisir de jouir des honneurs impériaux ne fut pas sans effet et l'impératrice à ses côtés rayonnait de joie. Il est vrai, les sceptiques ne manquaient pas. Un contemporain (1) qui a vécu ces journées à Rome a fait cette remarque ironique à propos du barrage sévère des rues et de la surveillance exercée dans le quartier où se trouvait l'empereur : « Les Français savent bien pourquoi ils le surveillent tant, car ils ne trouveraient pas facilement un autre homme prêt à accepter la couronne du Mexique. »

Mais l'état d'âme heureux du couple impérial était bien propre à résister à de grandes épreuves et elles ne lui manqueraient pas. Le 4 avril la Chambre des représentants à Washington avait voté à l'unanimité une résolution d'après laquelle elle se refusait, en principe, à reconnaître une monarchie érigée sur les ruines d'une république, quand même la chose eût été faite sous les auspices de n'importe quelle puissance européenne. W. H. Seward se hâta de déclarer à l'ambassadeur américain à Mexico que c'était le sentiment unanime aux États-Unis (2). Comptant sur la guerre de Sécession à l'intérieur de l'Union, on avait en Europe fait trop peu de cas des sentiments et des désirs de ce grand État. La guerre finie, tout cela devrait se payer. C'était là un manque d'égard qui devait exciter l'Union, et cela d'autant plus qu'elle était forcée actuellement de taire sa colère impuissante, mais qui éclaterait tôt ou tard. C'était le quatrième grand fardeau qui pesait sur la monarchie mexicaine naissante. Des esprits objectifs comme Rechberg l'avaient déjà vu clairement, lorsque le nouvel empereur séjournait encore à Rome. Le comte Rechberg avait été très bien renseigné par son ambassadeur à Washington et le comte Giorgi (3) mandait à présent qu'on ne pouvait pas regarder la résolution comme une lettre morte, car elle représentait la quintessence de la doctrine de Monroë, révélation de l'Évangile, aux yeux de tout Américain du Nord.

Napoléon était tout aussi bien renseigné sur les sentiments

(1) Carl Léopold MULLER, *Ein Künstlerleben in Briefen*, portraits et documents, p. 40. Vienne, 1922.

(2) Voir comte Émile DE KÉRARTRY, *l'Empereur Maximilien, son élévation et sa chute*. Leipzig, 1867, p. 65.

(3) Comte Giorgi à Rechberg, Washington, 18 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

à Washington, mais il s'était bien gardé de trop faire remarquer ces dangers à l'archiduc.

D'autre part, il n'osait pas non plus user vis-à-vis de Washington d'un langage clair et énergique. On essayait d'apaiser le gouvernement de l'Union avec des phrases, tout en faisant malgré elle ce que l'on voulait. C'était d'autant plus dangereux à un moment où Grant était devenu commandant en chef de l'armée de l'Union et avait commencé, avec une adresse rare, de diriger toutes les troupes de l'Union comme un seul et même corps.

Dans les cercles privés, surtout parmi les émigrés européens, gens peu dignes de confiance qui s'étaient installés au Mexique, il y avait aussi des manifestations d'opposition. Le nouvel empereur ne fut pas peu surpris en recevant d'un ancien Autrichien (1) à Mexico une lettre anonyme, pleine de haine envers les Habsbourg, dans laquelle on lisait : « Le Mexique a été proclamé un empire et vous son empereur. C'est une insolence dont seul un Louis-Napoléon pouvait être capable. J'ai un fusil qui a fait ses preuves et un bras sûr ; je vous donne ma parole d'honneur que j'en userai, si vous osez venir au Mexique en usurpateur. Venez et vous aurez affaire à moi ! »

Napoléon toutefois était bien content de savoir Maximilien définitivement en route pour le Mexique, puisqu'il allait le tirer d'embarras. Plein de contentement il écrivit à l'empereur François-Joseph (2), qu'il se réjouissait de l'heureuse solution de la question de la renonciation. Il était plein d'espoir pour la prospérité de l'empire que son frère créerait au centre du continent américain. Par là il rendrait un service immense aux deux mondes, il ajouterait à la gloire de la maison des Habsbourg et il rendrait plus intimes les relations qui unissent les empereurs d'Autriche et de France. Que Maximilien l'ait tiré d'un mauvais pas, voilà ce que Napoléon ne disait pas. L'empereur François-Joseph lui-même se sentait également soulagé. Il avait fait son devoir dans cette affaire, n'avait ni soutenu, ni empêché son frère, mais il l'avait pourtant fait avertir d'une façon très énergique par son ministre

(1) Lettre non signée et sans date. Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon III à l'empereur François-Joseph, original, 25 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

des Affaires étrangères des dangers qui l'attendaient. Maximilien avait persisté dans ses dessins. François-Joseph n'aurait guère eu, même s'il l'avait voulu, la possibilité d'empêcher son frère de suivre ses désirs. Mais en tant que la chose concernait la destinée de la monarchie qui lui était confiée, là-dessus il ne connaissait pas de faiblesse. Dans le cas où son frère n'aurait pas voulu renoncer à son droit de succession et qu'il eût préféré laisser tomber le projet du Mexique, l'empereur avait rédigé, ou plutôt fait rédiger (1) un brouillon de lettre à Napoléon dans laquelle il lui faisait part de ses soucis. « Il n'est pas admissible, y disait-il, qu'un des plus proches prétendants au trône soit sur un autre hémisphère, avant que la question de la succession ne soit réglée. L'histoire nous montre que pour un pays il n'y a peut-être pas de calamités plus grandes que celles qui résultent d'une discussion sur le successeur au trône et que le désordre résultant d'une longue vacance du trône est difficile à réparer. » Mais maintenant tout était réglé. Maximilien avait accepté la renonciation et était déjà en route. François-Joseph pouvait donc écrire à Napoléon (2) qu'en donnant à son frère la permission de vouer sa personne et son avenir à une entreprise dans laquelle Napoléon avait une si grande part, il avait aussi désiré raffermir de plus en plus les liens qui l'unissaient à l'empereur des Français.

En continuant son voyage, qui, de Rome, conduisait le long des côtes d'Espagne et de Gibraltar, l'empereur Maximilien eut une agréable surprise. La reine Victoria, en compensation de ce que son oncle, le roi Léopold de Belgique, n'avait rien pu obtenir pour ses enfants du gouvernement anglais, avait du moins tenu compte de l'acceptation du trône par Ferdinand-Maximilien, en ordonnant à ses forces armées sur terre et sur mer de saluer, avec les honneurs impériaux, la bannière du nouveau monarque du Mexique partout où elle se montrerait dans les pays ou dans les eaux dépendant de l'Angleterre.

L'Espagne et le Portugal suivirent exactement la ligne de conduite de l'Angleterre et donnèrent le même ordre. C'est

(1) Brouillon de lettre de l'empereur François-Joseph à Napoléon III, 27 mars 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur François-Joseph à Napoléon III, 11 avril 1864, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

pour cela que partout dans les ports de ces trois puissances, qui se tenaient à l'écart au point de vue politique, les canons des forts et des navires firent les salves d'usage quand entra la *Novara* avec le pavillon impérial au grand mât. Maximilien en éprouva une joie immense. Ce n'était en réalité qu'une attention personnelle de la reine et en même temps une façon d'exprimer délicatement son regret à propos de l'attitude du cabinet britannique, mais il y voyait une concession des gouvernements, jusqu'alors hostiles à la cause et un présage pour une assistance et une garantie qu'on pourrait peut-être obtenir plus tard.

A mesure que le sentiment de sa valeur revenait à l'empereur, il commençait, durant ces jours d'un long voyage, de plus en plus à regretter d'avoir perdu, par la renonciation à laquelle on l'avait forcé, sa position comme héritier éventuel du trône des Habsbourg en Autriche, et aussi d'autres droits ou avantages qui lui revenaient de par sa naissance. Malgré toutes les espérances qu'il caressait pour l'avenir là-bas au Mexique, il ne pouvait se défaire du sentiment poignant, qu'un droit incontestable, de par Dieu et de par les hommes, lui avait été extorqué par force au dernier moment. Plus le jeune couple impérial réfléchissait à cette renonciation qu'on lui avait demandée, plus il sentait grandir en lui l'indignation. Ils donnèrent de plus en plus raison au roi Léopold et commencèrent à se rendre compte de la pression qui avait été exercée sur eux durant les derniers jours. Il fallait que ces sentiments se fassent jour sous une forme quelconque et ainsi fut rédigé un document, qui déclarait la renonciation qu'on leur avait arrachée comme nulle et non avenue et qui était une protestation formelle devant Dieu et devant les hommes (1).

L'impératrice Charlotte se souvenant des conseils et des avis de son père, le roi Léopold, avait été l'élément provocateur pour la rédaction de ce document et ce fut elle également qui l'avait conçu et écrit. « On nous a fait signer cet acte, dit-elle, sans que nous l'ayons lu auparavant et en exerçant sur nous la pression morale la plus notoire et par tous les moyens, pression qui a été constatée par de nombreuses per-

(1) Protestation contre l'acte de renonciation à la succession au trône d'Autriche faite à bord de la frégate *Novara* le 25 mai 1864. Écrite de la main de l'impératrice. Vienne, Archives de l'État.

sonnalités d'Autriche, de France, de Belgique et du Mexique, et à un moment qu'on a su exploiter, à savoir la situation qui existait entre la France, l'Autriche et nous. Nous déclarons sous la foi du serment n'avoir jamais lu ou entendu lire ce document... Voilà pourquoi nous protestons solennellement contre cette tentative d'usurpation. »

Maximilien et sa femme espéraient que cette protestation trouverait un appui auprès des grandes puissances et des députés de la Chambre autrichienne, blessés dans leurs droits parce qu'on ne les avait pas consultés.

« Nous nous en remettons, continue l'acte de protestation, aux peuples réunis sous la couronne impériale Habsbourg-Lorraine pour sauvegarder nos droits illégalement lésés, à ces peuples dont les diètes des provinces peuvent seules, d'accord avec nous, faire des changements aux lois fondamentales de la Sanction Pragmatique, à ces peuples qui doivent se sentir blessés dans leurs droits légitimes que nous tenons pour inviolables. » A la fin l'acte de protestation déclarait que Maximilien n'avait jamais eu l'intention de réunir dans sa main les deux couronnes d'Autriche et du Mexique.

Le document rédigé en trois exemplaires fut signé par l'empereur et l'impératrice. Une déclaration y fut ajoutée, signée par les conseillers d'État S. Schertzenlechner et T. Eloin, ce dernier mis au service de Maximilien par le roi des Belges. Les deux conseillers y assuraient avoir constaté la pression morale exercée sur Sa Majesté pour obtenir la signature de l'acte de résignation.

Un exemplaire de ce document avait été déposé aux archives de Mexico et deux copies cachetées à l'ambassade mexicaine à Vienne, pour n'être remises que le cas échéant aux diètes des provinces et aux gouvernements auprès desquels les représentants du Mexique étaient accrédités, ce qui, sous plusieurs points de vue, doit être jugé avec sévérité. Les souverains y déclaraient formellement sous la foi du serment n'avoir jamais lu le document ayant trait à la résignation, ni en avoir jamais écouté la lecture. Ceci pouvait être juste d'après le texte même. Mais l'empereur François-Joseph en avait pourtant envoyé à son frère une copie (1), l'empereur et Rechberg

(1) Voir la lettre du 22 mars 1864.

avaient, à différentes reprises, parlé des exigences qui s'y trouvaient stipulées, Maximilien ne pouvait donc que volontairement ne pas l'avoir lu et expressément ne pas avoir écouté les discussions concernant le contenu du document. Dans ce cas on ne pouvait donner aucun tort à l'empereur François-Joseph et Maximilien était en cela resté uniquement fidèle à sa vieille tactique, de ne lire que ce qu'il lui plaisait de connaître et d'ignorer le reste tout simplement. Mais d'un autre côté il faut bien concéder au couple impérial du Mexique qu'on l'avait, dans une certaine mesure, surpris à la dernière heure avec l'exigence de la résignation, car on aurait déjà eu, depuis des années, l'occasion de discuter la chose et François-Joseph en aurait déjà dû parler à son frère à Venise. En tous les cas Maximilien n'agissait pas bien, en signant d'abord un document, pour exciter ensuite les peuples de l'Autriche contre leur monarque. Il est vrai que tout cela devait être tenu secret en attendant, mais le gouvernement autrichien semble avoir eu vent de la chose avant le temps. De plus, c'était très imprudent de mettre au courant d'un document si important des hommes comme Eloin et Schertzenlechner. Mais le regret d'avoir donné sa signature s'était emparé de Maximilien. Les conseils du roi Léopold et ensuite l'influence de Charlotte avaient été décisifs pour lui. Dans la suite Maximilien fut toujours obsédé par l'idée de cette signature qu'on lui avait extorquée à Miramar. Ce fut aussi la raison pour laquelle durant tout son règne au Mexique les relations entre lui et son frère, l'empereur François-Joseph, et sa patrie en général, restèrent très tendues. Ce fut une nouvelle et très lourde charge pour la situation déjà assez critique.

En outre, les souverains utilisèrent le voyage, qui dura presque six semaines, afin de prendre les mesures nécessaires pour le règlement de la situation politique et privée, qui pouvaient encore être prises en dehors du pays. Ainsi, Maximilien rédigea une instruction pour la chancellerie attachée à sa personne (1). Il y recommandait à chacun de ses membres comme qualités principales le silence, le tact, l'exactitude, la réserve et la sagesse dans les relations avec les autorités de

(1) Notices de la main de Maximilien avec la remarque : à bord de la frégate *Novara*, 27 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

l'empire. Chaque dimanche après la messe, tout Mexicain devait avoir le droit d'être reçu en audience par son empereur. La chancellerie impériale devait se mettre en relations avec la presse du pays et celle de l'étranger, pour avoir la possibilité de diriger, le cas échéant, l'opinion publique par des articles inspirés. Elle devait également se mettre en contact avec la police secrète et envoyer des agents pour se rendre compte de l'état d'esprit général. Autant de tâches très délicates, qui exigeaient des hommes ayant, par leur éducation et leur origine, le tact et la fidélité voulus pour les accomplir. Mais de tels hommes manquaient à l'empereur. Au grand désappointement de Schertzenlechner, le Belge Eloin fut nommé directeur de la chancellerie impériale. Il était ingénieur et avait eu l'occasion de donner à la cour belge des preuves de ses capacités diverses. Le roi Léopold avait particulièrement recommandé cet homme à son beau-fils, et voilà pourquoi le jeune empereur n'avait pas tardé à confier à Eloin un poste si important. Mais Schertzenlechner, qui voyait cette nomination d'un œil jaloux, était résolu de ne pas céder sa place, très influente, dans l'entourage de l'empereur et qu'il avait déjà obtenue à Miramar. Ainsi, dès le début, une rivalité latente commença entre les deux hommes de confiance de l'empereur.

Bien des choses furent établies suivant l'exemple de la cour d'Autriche. Mais partout Maximilien y ajoutait les signes extérieurs de son opinion libérale, croyant ainsi montrer une forme de pouvoir qui atteindrait aussi près que possible l'idéal de la monarchie.

Avec cela Maximilien était profondément convaincu que pour maintenir la dignité impériale il fallait absolument l'étiquette et le cérémonial auxquels il avait été habitué à la cour de Vienne. Il nomma donc encore à bord de la *Novara* un maître des cérémonies et un grand chambellan, et commença à élaborer un cérémonial de la cour, qu'il acheva plus tard à Mexico. Il forme un volume de six cents pages avec nombreux plans et dessins (1) !

Avec de telles occupations, la traversée se passait sans incident.

(1) Plusieurs exemplaires se trouvent dans la bibliothèque des fidèles de la famille impériale.

Le temps était splendide. Enfin, le 28 mai la *Novara* entra dans la rade de Vera-Cruz saluée par les canons des forts de Saint-Jean-d'Ulloa et de tous les navires stationnés dans le port. Suivant les indications d'Almonte qui avait expressément averti l'empereur de ne pas séjourner à Vera-Cruz, tout le monde resta à bord. Surtout parce qu'Almonte, qui n'attendait pas la *Novara* ce jour-là, n'était pas encore arrivé. Il ne vint que le soir à Vera-Cruz et se rendit tout de suite à bord du navire pour saluer son souverain. La ville resta froide. Elle était habitée surtout par une population libérale, tout à fait opposée à l'intervention. Elle voulut manifester ses sentiments en faisant semblant d'ignorer complètement l'arrivée de l'empereur. Le lendemain matin le couple impérial se rendit timidement à la gare par la ville. Les rues étaient mornes et désertes, aucune cérémonie de réception n'avait été préparée, l'empereur en fut très affecté et l'impératrice était presque en larmes. Ce début n'était pas encourageant.

Almonte s'efforçait d'aider les souverains à surmonter ces premières impressions. Mais il était, lui aussi, singulièrement frappé par sa nomination comme grand maréchal et ministre de la maison impériale, qui lui avait été offerte comme une distinction. Était-ce en réalité la position que l'ambitieux général espérait ? Il devait bientôt se rendre compte que ce n'était qu'une manière de se débarrasser de lui. Almonte en effet appartenait au parti ultra-conservateur et Maximilien savait que ce parti était, comme partout, réactionnaire à tous crins. Or Maximilien ne voulait pas gouverner avec un seul parti, même si ce seul parti l'avait fait parvenir au trône. Il voulait unir tous les partis, les réconcilier et lui-même planer au-dessus de tous. Mais avant tout il ne voulait pas se donner l'air d'avoir des vues absolutistes et ultra-cléricales, datant du moyen âge.

A mesure que les souverains s'avançaient vers l'intérieur du pays sur la grande route Vera-Cruz-Mexico et arrivaient dans des contrées habitées par une population plus riche et plus conservatrice, la réception devenait de plus en plus cordiale.

Ils furent surtout saisis par la différence frappante entre la ville et la campagne : la civilisation la plus raffinée des grandes villes à côté des conditions de vie les plus primitives.

« Il y a dans ce pays-ci des hauts et des bas de civilisation

surprenants, écrivait Charlotte à Eugénie. A Mexico, on est à peu près comme en Europe ; à une demi-heure de là, on verse dans une gorge et on est attaqué par des voleurs. Cela ne nous est pas arrivé, grâce à l'habileté des généraux français, mais nous avons traversé maint endroit très suspect où l'on avait caché plusieurs milliers de partisans. J'avoue que le premier jour de notre voyage de Tejeria à Cordoba, la chose me paraissait très louche et si Juárez lui-même était apparu, avec quelques centaines de guerillas, je n'en aurais pas été étonnée (1). »

Avec cela, les chemins étaient dans un état déplorable. Le chemin de fer, dans ce temps-là, n'allait qu'à une très petite distance dans l'intérieur du pays. Le reste du chemin dut être effectué par les majestés impériales et leur suite, d'environ cent personnes, à l'aide de diligences énormes et très lourdes. A côté de la diligence impériale chevauchait le commandant de l'escorte, le colonel Don Miguel Lopez. C'était ce même Lopez qui, quelques années plus tard devait, par sa trahison, livrer l'empereur aux mains de ses ennemis les plus acharnés.

Ces voitures étaient si difficiles à conduire que la compagnie promettait cent pesos au cocher qui, durant la période de la pluie, faisait son service pendant un mois sans verser. Mais depuis l'existence de cette entreprise la prime n'avait pas encore été payée. Pendant le voyage des souverains il arriva aussi un accident ; pendant une pluie torrentielle, au milieu d'une épaisse forêt aux bords du Chiquihuite, une roue de la diligence impériale se brisa vers sept heures du soir. Il fallut monter dans une « diligencia general de la Republica », et on n'arriva à Cordoba qu'à deux heures du matin. Les Mexicains se confondirent en excuses. L'empereur et l'impératrice les rassurèrent en disant : « Cela ne fait rien ! » N'empêche que Charlotte écrivait à Eugénie (2) : « Il fallait notre âge et notre bonne humeur pour ne pas avoir de courbature ni de côte cassée. »

Entre Canada et Palmar une des diligences versa sur ces chemins terribles. Parmi les six voyageurs qui s'y trouvaient, était le nouveau président du ministère de l'empire, don

(1) Impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, Mexico, 18 avril 1864, de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

(2) Charlotte à Eugénie, Mexico, 18 avril 1864. De la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

Velasquez de León, qui ne put se dégager qu'en passant par la fenêtre.

La dernière partie du voyage dédommagea dans une certaine mesure des épreuves subies jusque-là. A Puebla la garnison française, sous les ordres du général Brincourt, et le parti conservateur, avaient préparé une réception cordiale et solennelle. Le couple impérial fut frappé par le fait qu'on ne rencontrait presque pas de blancs, en dehors des grandes villes. Dans les endroits peuplés d'Indiens que le cortège impérial traversa, les habitants accouraient pour voir le prince blond, venu d'Orient pour rendre, d'après une vieille tradition, à leur race, si opprimée par les blancs, la paix, la liberté et le bonheur. Les acclamations, les arcs de triomphe, les coups de canon, la participation énorme de la population aux réceptions, participation due en grande partie à la curiosité, ainsi que les cortèges brillants des conservateurs mexicains qui, de chaque endroit plus considérable, venaient à cheval à la rencontre de l'empereur, tout cela pouvait bien donner l'illusion d'une réception vraiment cordiale. Bien des fois aussi la vue du jeune empereur, qui savait exercer son plus grand charme, autant que la grâce de la belle et délicieuse impératrice, avait éveillé dans l'esprit, même des sceptiques n'appartenant point au parti conservateur, l'idée que peut-être ce qui se passait actuellement était pourtant pour le bien et que le couple princier qui venait d'arriver apporterait enfin à leur pays la prospérité, la richesse et la puissance. Dans chaque endroit assez considérable, Maximilien, qui durant la traversée avait fait de grands progrès dans la langue espagnole, remercia la population en espagnol de la réception qu'on venait de lui faire. Mais il commit l'erreur de parler trop souvent, dans ses discours, de l'empereur Napoléon et de la reconnaissance qui lui était due. Ceci parut étrange au peuple et blessa son amour-propre.

A Cholula, Leurs Majestés entendirent la messe, célébrée sur l'emplacement d'un ancien « Theocalli » mexicain où les victimes avaient été immolées et où s'élevait aujourd'hui une chapelle dédiée à la Vierge. Avant d'entrer dans la capitale, le couple impérial se rendit d'abord à Sainte-Marie de la Guadeloupe où se trouvait une image miraculeuse de la Vierge, vénérée dans le Mexique tout entier. Il le fit pour flatter le